

LES TRAVAILLEURS DE NANTES

vernementales coalisées. Au lieu de cela ils ont même décommandé les conférences qui devaient avoir lieu.

Ils devaient ouvrir une perspective politique aux combats en disant : l'extention et la coordination des mouvements jusqu'à la grève générale peut chasser le gouvernement capitaliste de guerre et de misère et le remplacer par un gouvernement des partis ouvriers. Au lieu de cela ils ont voulu démontré leur « modération », leur « esprit de Genève », le caractère « national » de leur politique.

Au lieu d'appeler au combat, ils ont osé qualifié le combat des travailleurs nantais contre les C.R.S. de provocation. Au lieu d'appeler à l'offensive ils ont osé dire : « Le rapport de force n'y est pas », alors qu'à Nantes et dans vingt villes en même temps le prolétariat montrait une combattivité et une force plus grande que jamais et qui, partout, faisaient reculer le patronat (parfois même avant le combat), alors que le gouvernement, qui aurait voulu frapper un grand coup, était à demi paralysé par la révolution Nord-Africaine.

Le patronat et le gouvernement, d'abord atterré, voyant cette lâcheté des dirigeants ouvriers ont voulu ensuite faire de la grève de Nantes une épreuve de force. Derrière les patrons de Nantes se tenaient tout le patronat français et le gouvernement, décidés à « faire un exemple ». Les patrons ont perdu cette épreuve de force grâce à l'héroïsme, à la persévérance et à l'abnégation des Nantais.

Nantes a été un exemple, mais pour impulser les luttes à venir des travailleurs. Voilà comment ils combattent. Mais ils en tireront aussi la leçon que pour vaincre définitivement c'est tous ensemble qu'il faut combattre.

Jean Rigollet, assassiné, sera vengé par les travailleurs de Nantes et de tout le pays instaurant le gouvernement ouvrier.

tion de travail. Sur le bord des échafaudages, on salue le cortège qui passe, on échange

avec les camarades encore en lutte des plaisanteries dont les patrons font les frais.

Les métallurgistes sont tous optimistes

« Frère Jacques, voyez-vous
Les métallurgistes
Sont tous optimistes.
Nous voulons
Notre pognon. »

Ces paroles — celles d'une des chansons de la grève nantaise — expriment à merveille l'esprit de la lutte. Un des soucis des grévistes est de montrer que « le moral est bon ». Et les inventions les plus humoristiques se succèdent ; le préfet ayant demandé aux responsables de ne plus bloquer la circulation par des stationnements aux endroits les plus fréquentés, les métallurgistes décidèrent d'accepter pour une fois la requête du préfet. Ils défilèrent sans s'arrêter, mais à une allure si lente que le trafic fut deux fois plus perturbé qu'à l'ordinaire. Et le cortège se

transforma en un convoi d'enterrement — l'enterrement des patrons — qui fit la joie de tous les Nantais.

Le correspondant du « Figaro » notait que les travailleurs ont oublié les couplets de l'Internationale. Peut-être ! Mais qu'importe ! Ils n'en ont oublié ni le refrain, ni la signification. Et ils ont créé des chansons nouvelles.

« Pends le patron, pend le patron, l'auras son pognon. » ou encore :

« Le patron avait promis
40 balles à ses amis.
Il ne les a pas donnés
C'est un bel enfoncé,
Mais nous irons tous en

[gêulant
Réclamer nos 40 francs (bis). »

Et, bien sûr, la Carmagnole ! L'ensemble de ces chants ne semble guère satisfaire les oreilles conformistes !

Solidarité

Les manifestations sont marquées par des séances de « tape-cul » ; dans le langage de la grève nantaise, cela signifie que tous les grévistes restent assis, le plus longtemps possible, sur les artères les plus encombrées, en ne se relevant que pour laisser passer les ambulances et les voitures de médecin. Les métallurgistes règlent la circulation avec autant d'efficacité que toute la police !

A l'heure du repas, le cortège se disperse. C'est pour les grévistes un des moments les plus durs de la journée, car c'est l'heure où toutes les difficultés se font ressentir. Comment subsister après sept semaines de grève ? Les patrons qui se sont plaint d'avoir signé les accords du 17 août sous la contrainte, n'ont pas hésité, eux, à faire durer le conflit pour vaincre les ouvriers par la lassitude.

Toute la population nantaise leur a répondu en montrant sa solidarité aux grévistes. Les municipalités voisines de Nantes ont organisé un système de crédit. Les pe-

tits commerçants offrent des marchandises, recueillent les enfants de travailleurs. Un exemple typique est celui de cette retraitée qui a prélevé 1.000 francs sur sa maigre pension pour les donner au Comité de solidarité.

A la suite d'incidents sanglants provoqués par la police, des pompiers ont refusé de transporter les C.R.S. blessés avant les civils atteints par les grenades. Six d'entre eux ont été révoqués, puis réintégrés à la suite d'une vaste manifestation. Les enfants des écoles participent aussi au mouvement à leur manière ; à preuve cette conversation de deux écoliers d'une dizaine d'années qui trouvent que les grévistes sont dans leur droit. « Tout de même, dit l'un, le préfet et les juges sont contre les ouvriers. — Oh ! tu sais, réplique l'autre, maintenant j'ai compris ce que c'était que leur justice ». Un mois de grève lui a plus appris sur la vraie nature de classe de la justice que plusieurs années de la morale officielle de l'enseignement public.

Le mouvement s'étend

La grève des métallurgistes est un exemple contagieux. Au début du conflit, les unions locales de syndicats avaient décidé une grève générale qui fut très suivie, sans pourtant mordre complètement dans toutes les corporations. Le 21 septembre, elles convoquèrent, sur la place Neptune, un meeting de tous les travailleurs de la ville. Plus de 40.000 per-

sonnes vinrent ; la réunion avait lieu à 17 heures, ce qui impliquait un débrayage d'au moins deux heures. Ce ne fut un obstacle pour personne ; le personnel des P.T.T. avait entrepris une grève de 24 heures ; l'habillement, l'alimentation, le gaz et l'électricité vinrent. Le personnel des grands magasins Decré, Gale-

(Suite page suivante).

nées de lock-out, la fixation du point pour les mensuels. Un grand pas à franchir en-

core. Les métallos le savent, et cela ne fait que renforcer leur combattivité.

Manifestations au travers de la ville

De cette combattivité, on ne pourrait imaginer de preuve plus éclatante que les manifestations qui suivent les meetings. Dans les rues les plus commerçantes, sur les places les plus fréquentées, les métallurgistes défilent en scandant leur mot d'ordre ; toute la circulation est bloquée, toute la vie courante bouleversée. Une fois, souvent deux fois par jours, les grévistes sont maître du centre de Nantes et personne ne songe à leur disputer cette suprématie. Tout au plus le préfet proteste-t-il, dans les locaux de la préfecture soigneusement gardés par les C.R.S.

Dans la foule qui défile en bon ordre, tous sont présents : mensuels et ouvriers, jeunes et vieux, personne ne reste à l'écart. C'est ce qui stupéfait tous ceux qui ignorent la puissance de la classe ouvrière en lutte. « Même les grand-mères qui s'en mêlent », remarque sarcastiquement un bourgeois bien vêtu au passage d'une ouvrière âgée. « Et alors ! Je défends mon beefsteak comme les autres ! », répond la « grand-mère », qui s'attire les accla-

mations de ceux qui l'entourent.

Quelle discipline parmi ces manifestants ! A l'ordre bourgeois qu'on a voulu leur imposer dans le sang, les grévistes opposent l'ordre des travailleurs en lutte. A chaque arrêt, les terrasses de café sont occupées, sans qu'aucun dégât soit causé. Les trams rencontrés sur le parcours sont occupés aussi, sans que rien y soit brisé. Perdez un objet, vous le retrouverez le lendemain au local du comité d'action. « Nous ne sommes pas des voleurs », crient les métallurgistes aux petits commerçants qui ferment leur boutique sur le passage.

Partout la population nantaise manifeste sa sympathie. Les patrons des grands magasins ferment leur porte, mais derrière les vitres les vendeuses sourient aux manifestants. Les gars du bâtiment ont repris le travail, car ils ont obtenus, après plusieurs jours de grève, la levée du lock-out. Signe de cette reprise, les patrons pendus en effigie aux grues ont disparu. Mais quand passent les métallurgistes, il n'est plus ques-